

AVANT-PROPOS

Dans ce roman, le genre du personnage principal, Max, est indéterminé. N'en faites pas un mystère à élucider. Le texte ne cache aucun indice, aucune clef qui vous permette d'affirmer que Max est un garçon ou une fille. Les seules certitudes sont celles de votre imagination car l'histoire racontée vous appartient. Aussi, affrontez vos préconçus : à quels moments lisez-vous le personnage au masculin ou au féminin, et pourquoi ? Quels biais vous y poussent ? L'histoire change-t-elle avec le genre de son · a narrateur · ice ? En matière de sexualité, comme dans tous les domaines, aucun geste, aucune pratique, aucune émotion n'est l'apanage d'un genre ou d'un autre : tout le monde peut avoir peur, tout le monde peut pénétrer – et tout le monde a besoin de capotes.

FANTÔME

1

Juillet était long et triste, un chemin de gadoue dans la brume. J'en avais remonté beaucoup avec mon père, il était chasseur, il m'emmenait quand ouvrait la saison. Je n'aimais pas les matins de chasse, le froid au bout des doigts, les poils humides et bouclés des chiens, les odeurs du refuge, entre la tourbe et la viande. Il fallait partir tôt, il fallait porter des trucs lourds. Dans le brouillard, tout devenait contour. L'aube faisait de nous des fantômes.

Cette année-là, j'avais dix-sept ans et je n'en pouvais plus de disparaître. Sous mes cuisses, le plastique moite de la chaise, les rayons de l'assise imprimés sur la peau. J'entendais le bruit des verres qu'on pose sur la table et des couverts dans les assiettes, le crépitement des braises du barbecue, la voix de mes parents et de mon frère, ils parlaient de Paris, la prépa, déjà la fin juillet, la rentrée va arriver vite, il ne faut pas traîner. Sous l'urgence de leurs

mots, le jardin était calme, l'air tiède, un début de nuit et, contre la verrière de la terrasse, les mouches bourdonnaient, elles se cognaient aux carreaux, elles étaient coincées. Je n'avais pas touché à mon assiette, pas vraiment, suffisamment pour que ça n'ait pas l'air suspect, pas assez pour avoir mangé, ma mère fronça les sourcils : « Max, avale un truc s'il te plaît. » Je soupirai sans obéir, elle m'ignora, elle écoutait Antoine, il disait : « Il faut vraiment qu'on trouve un appart avant septembre, je ne pourrai pas chercher un truc après le début des cours, je n'aurai pas le temps. » Mes parents hochèrent la tête : « Oui bien sûr », le silence tomba. Ma mère se leva pour débarrasser, elle jeta le contenu de mon assiette dans le plat de salade vide, elle s'éloigna vers la cuisine : « Ne t'inquiète pas, Antoine. On va trouver. »

La conversation était la même depuis des semaines. Antoine entrait en prépa à Paris, Antoine allait partir, Antoine avait devant lui l'avenir des grands, il venait d'avoir son bac, il était brillant, major de sa classe, major du lycée, major de la ville, du département, de la région. Un journaliste était venu l'interviewer le matin des résultats, jeune, la taille très fine. « Et toi ? » m'avait-il demandé pendant que ma mère repassait un T-shirt pour la photo qui devait illustrer l'article. « Tu veux faire quoi plus tard ? » J'avais haussé les épaules, bougonné : « Rien, je m'en fous », il avait ri, ça m'avait énervé. Antoine avait enfilé son T-shirt, le journaliste avait sorti son portable,

deux photos, une de mon frère seul, lisse, une de toute la famille. On me voyait mal dessus, visage flou, contre-jour, personne ne se formalisa. J'avais l'habitude.

En maternelle déjà, j'étais invisible. Je cherchais où accrocher mon manteau dans le couloir car un autre enfant avait pendu le sien à ma place, je me faufilais, m'asseyais parmi les autres, l'institutrice oubliait mon nom sur la liste d'appel. Au lycée, les profs tiquaient à chaque copie qu'ils me rendaient : « Il y a quelqu'un qui s'appelle Max dans cette classe ? » Je levais la main, ils haussaient les sourcils, « Ah oui, c'est vrai. Bon, 10, pas terrible ». Ça faisait pouffer les autres, ils ricanaient puis remballaient leurs affaires et m'oubliaient avec la sonnerie, le vacarme des chaises qu'on pousse sous les tables, la course dans les escaliers, les cris des surveillants : « DOUCEMENT MA PAROLE ON SE CALME ! » Le brouhaha, la chaleur des groupes m'intéressaient peu, l'indifférence que j'inspirais aux autres m'assurait une tranquillité précieuse mais je me savais sur une corde raide : dans tous les lycées de France, la solitude est une tare, et si je voulais qu'on me foute la paix, il fallait un essaim où me fondre. Je traînais avec le milieu du panier, pas les bourges, pas le fond de la classe, pas les intellos, non : ceux et celles qui n'ont rien à se dire mais s'agglutinent par défaut, pour survivre, traverser la cour, les DST, les bacs blancs, et le reste, qu'ils maîtrisent moins que les autres – les mises en couple, les gloussements de la drague, les photos sur les réseaux. Gabin

depuis la primaire, Maëva et Pierre depuis la troisième. Sidonie avait chopé un fils d'agent immobilier au début de l'année, elle nous avait laissés tomber. On ne lui en voulait pas. On était lucides. On ne se devait rien.

Je pris ma douche pendant que ma mère finissait de ranger la cuisine. Dans le salon, un match de foot quelconque à la télé, le vert saturé de la pelouse, le vacarme des commentaires et des supporters. Mon père et Antoine scrollaient les MacBook Air d'occasion sur la tablette, ils ne levaient la tête que si les journalistes haussaient la voix pour signaler une frappe. Ma mère était dans la cour, devant la maison, elle fumait dans un vieux rocking-chair, une jambe pliée, le pied posé sur l'assise. Je la rejoignis et m'assis sur les marches de béton de la porte d'entrée avec un coupe-ongle. Elle tira sur son mégot.

– C'est encore la fête chez les voisins.

L'éclairage de la rue soulignait la façade de briques rouges et le vert profond du portail du corps de ferme en face du nôtre, le silence de la nuit était troublé par la musique et les voix qui s'en échappaient. Marc et Virginie Delgado avaient débarqué de Paris l'hiver dernier et racheté la ferme délabrée des frères Ostyn pour la transformer en chambres d'hôtes. Ça avait fait jaser, le bruit, la poussière des travaux réveillaient les bébés que gardait ma mère, elle les rendait épuisés à leurs parents énervés : « C'est pas possible, ça va durer encore combien de temps leur bordel ? » Je me coupais les ongles des mains, le shampoing

au caramel me tournait la tête dans l'air chaud, il cachait l'autre odeur, dont je ne parvenais pas à me défaire.

– Tu devrais y aller une fois, continua ma mère.

– Bof.

– Tu ne sors jamais.

– J'étais chez Dylan y a trois semaines.

– Et Maëva ?

– Quoi Maëva ?

– Elle ne vient plus ?

– Non.

– Gabin, Pierre, ils font quoi ?

– Je ne sais pas, leurs trucs.

Ma mère soupira. Je dis :

– Quoi ?

– Même ton frère voit plus de monde que toi, Max.

– Et alors ?

– Alors rien. Ça me désole, c'est tout.

Ma mère tapa sa cendre dans le verre à moutarde qui lui servait de cendrier. Après un temps, elle dit :

– J'y suis passée, chez les voisins, l'autre jour. Virginie m'avait commandé des œufs. Elle m'a présenté leur fille.

– Oui, je l'ai croisée vite fait déjà.

– Elle est adorable. Elle est avec son copain, ils vont nourrir les chevaux pendant que Marc et Virginie seront en Grèce. Elle dit que tu peux venir quand tu veux.

– Je ne la connais pas.

– Ça t'occuperait.

- Je m'occupe ici.
- Arrête, Max, tu ne fous rien. Tu ne vas même plus tirer.
- C'est bon, c'est les vacances.
- Justement. Profite un peu.

Les rognures d'ongles tombaient dans l'herbe au pied des marches, elles disparaissaient dans la terre, je me demandais ce qu'en feraient les fourmis. J'écrasai un moustique sur ma cuisse. Ma mère vint s'asseoir à côté de moi, elle dit doucement :

- Vous partez quand déjà chez les grands-parents de Maëva ?

- C'est annulé.

Je grimaçai car je n'aimais pas me souvenir de ce qui s'était passé, et parce que j'avais entaillé le lit rose de l'ongle de mon pouce. Une goutte de sang perla, je la suçai pour ne pas me tacher.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas.

C'était un mensonge, mais si ma mère le vit, elle ne le releva pas.

- Depuis quand c'est annulé ?

- Depuis pas longtemps.

- Depuis quand, Max ?

- Depuis dix jours.

Je gardai les yeux sur mes ongles mais je savais l'expression qu'elle affectait, la mâchoire allant et venant de droite à gauche, elle réfléchissait, elle était emmerdée :

pendant que j'étais dans le Sud chez Maëva avec Pierre et Gabin, mes parents avaient prévu de passer leurs trois semaines de vacances à Paris avec Antoine pour lui trouver un appart.

- Je vais voir avec ton père, mais ce sera probablement mieux que tu restes ici.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est plus pratique.

Ma gorge se ferma. Je n'avais pas spécialement envie de passer mon mois d'août à visiter des chambres de bonnes, mais je ne pensais pas mes parents capables de m'écarter si vite. Ma mère s'aperçut de la brutalité de son pragmatisme. Elle se pinça les lèvres, coupable.

- C'est pour toi surtout. Ça ne va pas être marrant, on ne va rien faire à part courir d'appart trop cher en appart pourri.

En face, des éclats de rire, des protestations joyeuses, le bruit d'un corps qu'on jette dans une piscine. Ma mère caressa ma joue, mes cheveux. Elle dit, désolée :

- Je sais que tu ne passes pas le meilleur été de ta vie, chat.

Sa tendresse me surprit, j'avalai ma salive. Entre nous, le silence s'étira, ouvrit une brèche dans le brouhaha de la fête des Delgado. J'allais m'y engouffrer mais :

- C'est important, ce qui se passe pour Antoine en ce moment.

Je serrai les dents. Antoine, Antoine, Antoine, je n'en pouvais plus d'Antoine.

- Alors sois sympa. S'il te plaît.

Ma mère se leva, rentra, la moustiquaire battit le vide dans son dos. Un vent sec secoua les branches des mûriers, chassa le shampoing, le gel douche sucré. Ne resta que l'odeur que je voulais oublier.